Jean-Joseph Goux. L'Art et l'argent : la rupture moderniste 1860-1920 ; Tristan Trémeau. In art we trust : l'art au risque de son économie

Ramon Tio Bellido

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/2605>

DOI : 10.4000/critiquedart.2605

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupe d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2012

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Ramon Tio Bellido, « Jean-Joseph Goux. L'Art et l'argent : la rupture moderniste 1860-1920 ; Tristan Trémeau. In art we trust : l'art au risque de son économie », *Critique d'art* [En ligne], 39 | Printemps 2012, mis en ligne le 01 avril 2013, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/2605> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.2605>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Archives de la critique d'art

Jean-Joseph Goux. L'Art et l'argent : la rupture moderniste 1860-1920 ; Tristan Trémeau. In art we trust : l'art au risque de son économie

Ramon Tio Bellido

RÉFÉRENCE

Goux, Jean-Joseph. *L'Art et l'argent : la rupture moderniste 1860-1920*, Paris : Blusson, 2011
Trémeau, Tristan. *In art we trust : l'art au risque de son économie*, Paris : Al Dante ;
Bruxelles : Aka, 2011, (Cahiers du Midi)

- 1 Les relations spéculatives entre l'art et l'argent semblent s'être instaurées avec l'avènement du capitalisme à la fin du XIX^e siècle. C'est ce que démontre ici Jean-Jacques Goux. Documenté, instruit, l'ensemble est convaincant. La jointure entre l'option pour un art « mal fait », peu travaillé, tel qu'a pu paraître l'être l'Impressionnisme, et l'instauration de la bourse comme outil spéculatif « abstrait » est des mieux venues. La prépondérance de jugements s'établissant désormais sur le subjectif et non sur l'excellence matérielle du labeur, acquière une indiscutable réalité lorsqu'on peut comparer les enseignements d'un Léon Walras, prônant une « économie pure » dictée par le désir et la jouissance du consommateur et un Stéphane Mallarmé, exaltant l'instant présent et l'évanescence des avant-gardes. Face à la relativité d'un tel système de valeurs, il n'y a qu'un pas à faire pour établir une métaphore entre le musée et la bourse, les deux prenant, littéralement, des paris risqués sur les investissements qu'ils s'autorisent. A en croire l'auteur, il n'en va pas de même aujourd'hui. Là où de telles analogies ont pu donner à la création artistique une « noblesse transcendante » et « une portée existentielle », force est de constater que « la valeur économique contamine la valeur esthétique » jusqu'à la corrompre. Or, selon lui, les artistes sont

dorénavant « incapables de fournir des explications esthétiques » et il y a fort à parier que ce qu'ils proposent frise la supercherie.

- 2 On est heureux alors de voir Tristan Trémeau étriller allégrement le Artist Pension Trust/APT, fonds de pension des plus suspects fondé par le *trader* Moti Schinberg en 2004, soi disant frappé de commisération face au dénuement inexorable qui est le lot quotidien des artistes. Décrivant son organisation selon un modèle pyramidal comme tout autre *trust*, Trémeau rappelle l'arnaque du « système de Ponzi » qui a consisté à bluffer les investisseurs en leur promettant des bénéfices rutilants et rapides. APT est en effet une machinerie qui dispose d'une crédibilité assurée par un « Advisory Board » et des « Curatorial Committees » dispersés dans le monde –sauf en Afrique !– garantissant aux plus pauvres –les « peintres du dimanche » ?– de bénéficier de la notoriété des plus riches, les *stars* du milieu artistique. A la clef, l'éventualité de s'afficher ensemble dans des expositions ou des manifestations organisées par les satellites d'APT et les plus values symboliques qui en découlent. Il faut néanmoins accepter de « verser » des avoirs dans ce fonds –ici, logiquement des œuvres–, dont la propriété et les bénéfices restent aussi vagues que les plages paradisiaques des Iles Vierges Britanniques où se trouve le siège social du biniou. L'enquête de Trémeau est succulente et on se pourlécherait les babines si ne venaient pas dissoner quelques détails. D'abord, la maquette est abominable. Ensuite, il y a en sous-main une attaque en règle contre l'« esthétique relationnelle » et sa prétendue duplicité avec le libéralisme capitaliste qui fleure le ressentiment, surtout lorsqu'on lui oppose le statut de héros que mériteraient la Société Réaliste et autres Walid Raad, dont les tombereaux de bonne-mauvaise conscience sont quelque peu usants... Dommage.